

Rapport de Monsieur Pascal Joudrier sur l'ouvrage
Vivre avec nos morts
de Madame Delphine Horvilleur



Delphine Horvilleur, *Vivre avec nos morts*
Grasset, 2021.

Madame Delphine Horvilleur, vous êtes née à Nancy : après avoir commencé des études de médecine (pour soigner les autres) puis fait du journalisme (pour informer les autres), vous êtes devenue (pour cheminer en vérité avec les autres) un rabbin de mouvance libérale, rabbin laïc, comme vous vous plaisez à le dire.

Votre ouvrage *Vivre avec nos morts* est de lecture aisée, et agréable malgré son thème, sous-titré *Petit traité de consolation*, il s'inscrit dans le genre antique de la « consolation », à usage de toute personne de bonne foi saisie par l'insupportable déchirure de la mort, celle des autres, qui fait de nous tous des endeuillés, et la nôtre, qui nous oblige à questionner lucidement notre propre finitude.

Il ne s'agit pas pour vous d'un essai philosophique sur la mort (comme celui de Jankélévitch), ni d'une méditation obstinée et combative, comme celle d'Elias Canetti dans son *Livre contre la mort*. On ne trouvera dans ce petit traité aucune spéculation théologique ou eschatologique, ni rappels normatifs à des dogmes, ni leçons doctrinales : pas de déni, pas de recettes de résilience. A partir de votre expérience d'accompagnement de familles juives en deuil, « ceux qui restent », vous proposez simplement au lecteur onze chapitres évoquant onze destins, de personnes connues (Simone Weil, Elsa Cayat, Isaac Rabin...), comme d'anonymes, tous embarqués dans l'Histoire majuscule (attentats, guerres) ou dans une histoire plus humble (maladies, accident). Sont aussi abordés avec pudeur et discrète émotion la mort de parents, d'amis proches, d'enfants, et vous rappelez un souvenir fondateur dans votre enfance à Nancy, quand vous avez été pour la première fois saisie par l'imminence terrifiante de la mort, ce dont votre grand-père (proviseur du lycée Poincaré) vous permit très finement d'émerger.

Vous soulignez dans vos rencontres la prégnance tragique et destructrice de la Shoah dans la plupart des familles juives de France (et notamment dans votre propre ascendance maternelle). L'affaiblissement ou l'implosion de la pratique religieuse dans notre société laïcisée, le caractère inaudible et défaillant des mots, des gestes et des rites traditionnellement mis en œuvre à l'occasion des funérailles, vous incitent, en tant que rabbin, à tenter d'aider vos coreligionnaires à « vivre avec leurs morts », à « faire sentir combien dans la vie nous avons été en vie ». En nous pressant de toujours « choisir la vie », vous nous aidez, quel que soit notre horizon confessionnel, quels que soient nos questionnements, nos espérances ou nos angoisses, à « vivre – nous aussi – avec nos morts ».

Votre méthode, en accompagnant les familles au cimetière, est de mettre en récit et de conter la vie des disparus au regard des textes et des figures de l'Écriture et de la tradition

juives, afin d'en faire « un destin » porteur de sens, d'un sens toujours pluriel et ouvert, qui tient lieu de « passage » entre les vivants et leurs morts.

Vous témoignez d'expérience combien la parole a « capacité à changer le monde, à faire vivre et à faire mourir » : pour chaque service funèbre, soigneusement préparé avec la famille, vous choisissez, outre les prières et les chants de la tradition, de vous laisser visiter et relire par le texte biblique, non pour tenter fantasmatiquement de « ressusciter les disparus », mais pour fraternellement « réveiller les vivants ». Vous cherchez donc à incarner devant eux et avec eux « la possibilité d'une stabilité », « la promesse d'une continuité » ; vous nous touchez, en affirmant avec sincérité, et comme un réconfort libérateur qui aide à vivre, que « la buée des existences passées souffle dans nos vies ».

Pour apporter consolation dans la désolation, voilà des paroles offertes respectueusement, non pour imposer telle croyance, mais pour susciter de vivifiants échos, favoriser une opportune appropriation, la mise en perspective et en mémoire de ces vies achevées, et leur compréhension. Comme le disait Kierkegaard, « la vie doit être vécue de l'avant, mais elle ne se comprend qu'après coup ».

Par la médiation d'un récit, d'une histoire de vie qui engage notre identité narrative, il paraît ainsi envisageable et même profitable de traverser le deuil, pour « transmuier en leçon de vie la blessure du deuil ». Chaque chapitre permet au lecteur d'approcher la singularité et la pertinence de votre conception libérale du judaïsme, sans certitudes ni illusions. Vous précisez que votre singulière vocation et fonction de rabbin ne fait de vous en rien un « intermédiaire entre Dieu et les hommes », et qu'elle ne vous immunise évidemment pas contre l'appréhension d'affronter la mort.

Attentive aux étymologies, à ce qui se lit « aux éclats » dans le langage, vous nous apprenez, Madame, que le mot hébreu *Shéol*, ce non-lieu des morts, signifie en fait « la question » : c'est pourquoi « après notre mort, chacun tombe dans la question et laisse les autres sans réponse »...

L'Académie de Stanislas s'honore assurément, Madame, de vous décerner un des prix Sadler pour cet intelligent et stimulant parcours d'humanité.